

Salade russe

Mina Tannenbaum de Martine Dugowson

Thierry Horguelin

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1994). Review of [Salade russe / *Mina Tannenbaum* de Martine Dugowson]. *24 images*, (73-74), 101–101.

SALADE RUSSE

par *Thierry Horguelin*

Chacun a déjà vu de ces courts métrages de débutants où l'apprenti-cinéaste fait la démonstration de son savoir-faire et de son amour du cinéma en multipliant les clin d'œil et les acrobaties de caméra. *Mina Tannenbaum* suscite un sentiment analogue, agrandi aux proportions d'un long métrage. Et l'enthousiasme unanime qui salue en lui une œuvre pleine de fraîcheur et d'invention n'est pas fait pour atténuer notre perplexité devant un film extrêmement fier de lui-même, qui n'en finit pas de se regarder filmer en s'agréant de son originalité.

Nées le même jour, Mina et Ethel se sont rencontrées sur un banc de Montmartre. Elles grandissent ensemble en partageant les affres de l'adolescence et leurs déboires sentimentaux. La vie les sépare et les réunit de 1963 à 1989, au fil d'une amitié secrètement fondée sur la rivalité, où l'intégrité artistique de l'une s'oppose à l'opportunisme de l'autre. En arrière-plan passent les chansons et les modes (pattes d'eph' et semelles compensées) qui marquent, comme on dit, une époque. Ces deux amies d'enfance, au fond, ne s'aiment pas, c'est peut-être pour cela qu'elles ont besoin l'une de l'autre.

Cette histoire simple, souvent bien croquée et joliment écrite, Martine Dugowson a choisi de la raconter de façon inutilement alambiquée. Elle multiplie sans raison évidente les points de vue et aligne les gadgets de mise en scène. Les témoins de la vie de Mina s'adressent à la caméra. En une occasion, les doubles des deux filles se séparent d'elles en surimpression, une autre fois, leurs anges gardiens apparaissent dans le ciel — on ne saisit pas bien

pourquoi. Des fondus enchaînés sont censés illustrer le passage du temps — la mise en scène s'avérant incapable par ailleurs d'inscrire le sentiment de la durée dans le film. La voix off bavarde pour doubler la mise. Les références pleuvent.

Autant de fausses audaces qui semblent là pour témoigner que Martine Dugowson a beaucoup de talent et qu'elle s'en félicite. La longueur exagérée du film — deux heures dix — est à la mesure de cette satisfaction. Avec le résultat que ce catalogue de procédés, qui parasitent le film plus qu'ils ne l'approfondissent, se déploie aux dépens des personnages qu'ils veulent servir. La volonté de signer ostensiblement chaque image, le désir forcené de séduire, si ce n'est le goût de l'épate, se retournent contre eux. Le film devrait atteindre la grâce et n'y réussit pas: manque de simplicité,

filmage trop lourd, fantaisie forcée. Martine Dugowson a voulu tout faire et son contraire: la chronique et le mélodrame, la nostalgie et la caricature, le sentimentalisme assumé et la distance ironique, être à la fois avec ses personnages et en léger surplomb. Il en résulte une salade russe à laquelle on n'adhère que par moments, grâce à la vitalité généreuse d'Elsa Zylberstein et de Romane Bohringer. Elles, du moins, ne cherchent pas à se faire valoir. ■

MINA TANNENBAUM

France 1994. Ré. et scé.: Martine Dugowson. Ph.: Dominique Chapuis. Mont.: Martine Barraqué. Mus.: Peter Chase. Int.: Romane Bohringer, Elsa Zylberstein, Florence Thomassin, Nils Tavernier, Jean-Philippe Ecoffey, Hugues Quester. 130 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.

Romane Bohringer. La vitalité des interprètes: le meilleur de ce film trop satisfait de ses fausses audaces.

